

JOURNEES ENTIERES DANS LES CLASSES

Article de Charles TESSON
à propos du film "Les Enfants"
(Cahiers du Cinéma)

(...)

Le comique des *Enfants*, profond, "infiniment désespéré" selon les mots de Marguerite Duras, est de nature métaphysique. On rit toujours de ce dont on n'aura jamais le dernier mot, chaque gag ouvrant un désordre immense qu'il ne saurait refermer. Un exemple. Dans une salle de classe, Ernesto est là, face à ses parents et au journaliste. Les parents voient le personnage, en parlent comme s'il avait sept ans alors que le journaliste, comme Saint-Thomas, ne croit que ce qu'il voit : "Ça, un enfant de sept ans, vous vous foutez du monde?". Le spectateur, entre le journaliste et les parents, l'acteur et le personnage, se retrouve dans l'impossibilité de trancher, impossibilité constitutive du personnage d'Ernesto dont on ne saura jamais dire jusqu'au bout, selon le lieu d'où l'on regarde, s'il est un enfant prodige, un génie absolu, ou bien un crétin total. Génie si on croit au personnage, crétin si on bute sur l'acteur. Ernesto est à la fois les deux. Il est descendant direct, légitime, du fils préféré et raté *Des Journées entières dans les arbres* un adulte qui a quarante ans et qui, au grand désespoir de ses parents, refuserait d'aller à l'école maternelle alors qu'il serait plus que temps, pour lui, de rattraper son énorme retard de scolarité. Un génie parce qu'Ernesto, âgé de sept ans, en l'espace de six mois, passe du niveau maternelle à ses études secondaires (sciences, mathématiques, physique-chimie) avant de franchir allégrement le cap des études supérieures. Ernesto est un enfant total, un enfant de Dieu qui, nonchalamment, promène sur le monde, la création, un regard désabusé.

Le leitmotiv du film, ce n'est plus que "le monde aille à sa perte" mais que, phrase lancinante répétée par Ernesto : "Ce n'était pas la peine". La connaissance aussi. Au début Ernesto ne veut pas aller la voir de près. Il refuse d'aller à l'école car, lance-t-il à ses parents, complètement désarçonnés : "Je ne veux pas y apprendre ce que je ne sais pas". Puis il y va -on ne voit pas ce voyage- et à l'arrivée nous dit que, ça aussi, ce n'était pas la peine.

(...)

Au bout de 60 minutes, on voit Ernesto, la tête appuyée contre un arbre, triste, inconsolable, et la voix de Marguerite Duras surgit, fixant en quelques mots la destinée de son personnage. Elle nous dit que Ernesto, après avoir réussi brillamment ses études supérieures, est devenue un savant et qu'il va désormais gagner sa vie en donnant des conférences aux Etats-Unis. Son savoir le condamne à l'exil, à une errance sans fin, loin de sa "patrie de banlieue". Le film repart alors sur la soeur d'Ernesto et le spectateur croit à ce moment que va se répéter avec elle le même scénario face à ses parents et à l'institution scolaire. Soudain, dans le fil d'un plan long et large, Ernesto revient dans le champ. Il faut du temps pour voir qu'il est arrivé là, dans cette image, sans même savoir d'où il vient, tel un fantôme sorti des limbes du hors-champ. On pense alors -mais cette impression était ressentie fortement dès les premières images- à ce personnage de Johannès dans *Ordet*, à ce fils qui se prend pour Jésus et qui désespère toute sa famille qui le tient pour fou, à l'exception de sa petite soeur. De Johannès, qui ne reste jamais en place (errant dans la lande, revenant dans le champ quand personne ne l'y attend, en plein tableau familial), on ne saura jamais qu'il est un voyant halluciné, un imposteur ou bien l'incarnation du Christ.